

Les royaumes africains médiévaux

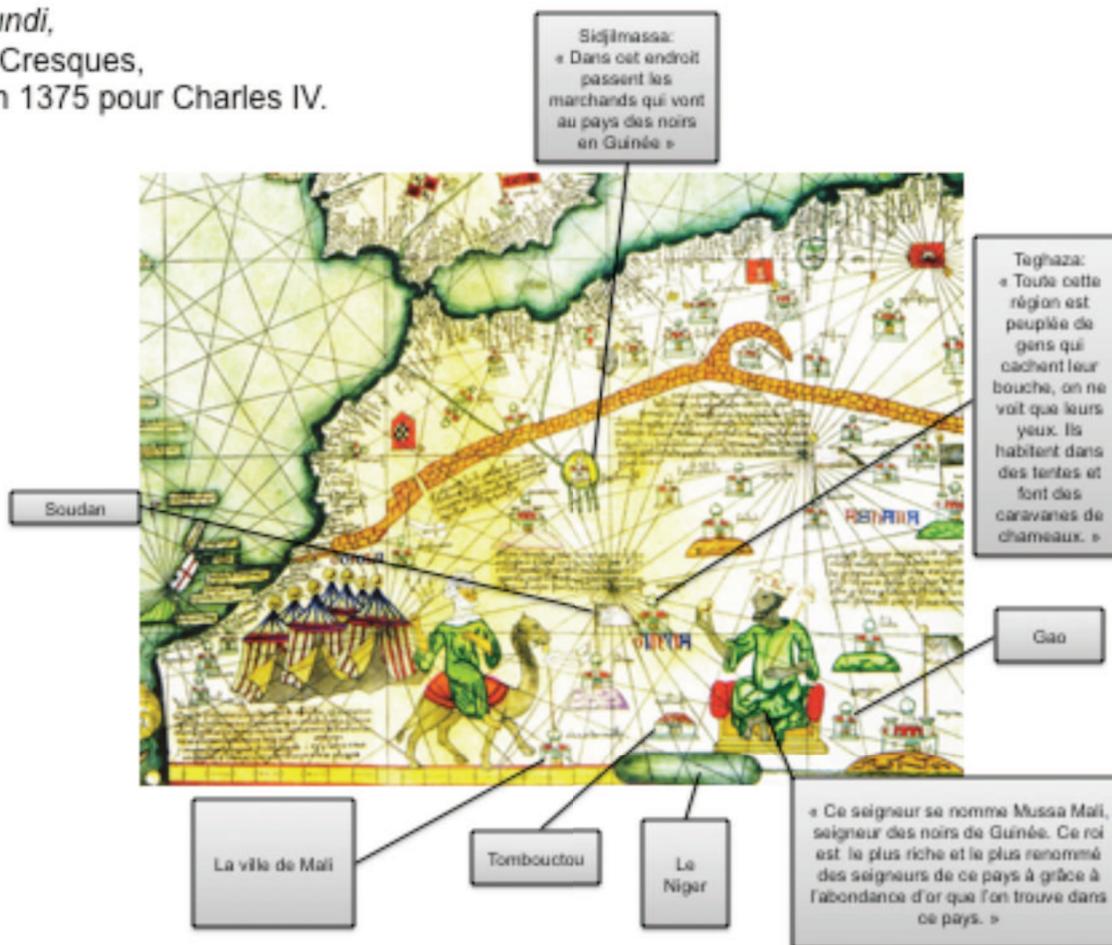
I) En guise d'introduction, quelques problèmes méthodologiques

1) Des sources problématiques

Les royaumes sahéliens sont mythiques pour les européens : ils sont inaccessibles jusqu'au XVe siècle du fait d'une triple barrière : le Sahara, les royaumes musulmans et les courants contraires de l'Atlantique. Les cartes européennes du début XVIe siècle sont donc totalement fantaisistes : mélange entre les renseignements d'Hérodote, de Ptolémée et les mythes parabibliques des mines de Salomon ou du royaume du prêtre Jean.

Hormis les fouilles archéologiques qui se multiplient ces dernières années, nous connaissons l'histoire de ces royaumes avant tout par l'entremise des Arabes. Des sources à considérer avec prudence : tout comme pour les européens de l'époque, tout le sud du Sahara porte pour eux un fort parfum de mythe. Ce sont néanmoins les Arabes qui ont donné son nom à cette partie de l'Afrique. Pour eux, elle porte deux noms : « Sahel », qui signifie « rivage » et « Bilal el Sudan » qui signifie « pays des noirs ». Nous disposons grâce à eux de descriptions précises sur certains points, à certaines dates : difficile, donc, de faire une histoire complète des royaumes. Le point de vue islamocentriste adopté par ces géographes introduit également un biais fort gênant. Ils nous ont néanmoins laissé quelques fort belles cartes...

Mappa mundi,
Abraham Cresques,
réalisée en 1375 pour Charles IV.



Dernière source, locale et vivante, l'histoire orale véhiculée depuis des siècles par les griots. Là aussi, la prudence s'impose.

2) Un vocabulaire européen qui ne correspond pas à la réalité africaine

Des mots aussi simples que roi, empire et capitale prennent ici un autre sens:

- Un roi ressemble à un chef de famille, de clan, de village : il gère les biens, prend les décisions après avis des anciens et communique avec les esprits des aïeux. (Il a donc un rôle religieux sans tenir forcément son pouvoir des dieux). Même s'il utilise sans vergogne la violence pour imposer son autorité, son pouvoir n'est pas absolu car il doit composer avec la tradition et tenir compte de lois orales.
- Une capitale reprend l'organisation d'un village à une échelle plus grande. Un palais royal n'est rien de plus que la maison d'une famille, en plus monumental. Sauf exception, même pour les monuments les plus importants, les techniques de construction sont les mêmes que celles d'une maison, à base de terre et de bois (le *banco*). De quoi compliquer sérieusement la tâche des archéologues.
- Un empire n'est pas à proprement parler un territoire: En effet le roi africain ne dirige pas tant une terre que des hommes. A la différence de l'occident médiéval, la terre n'est donc pas l'élément déterminant du pouvoir.

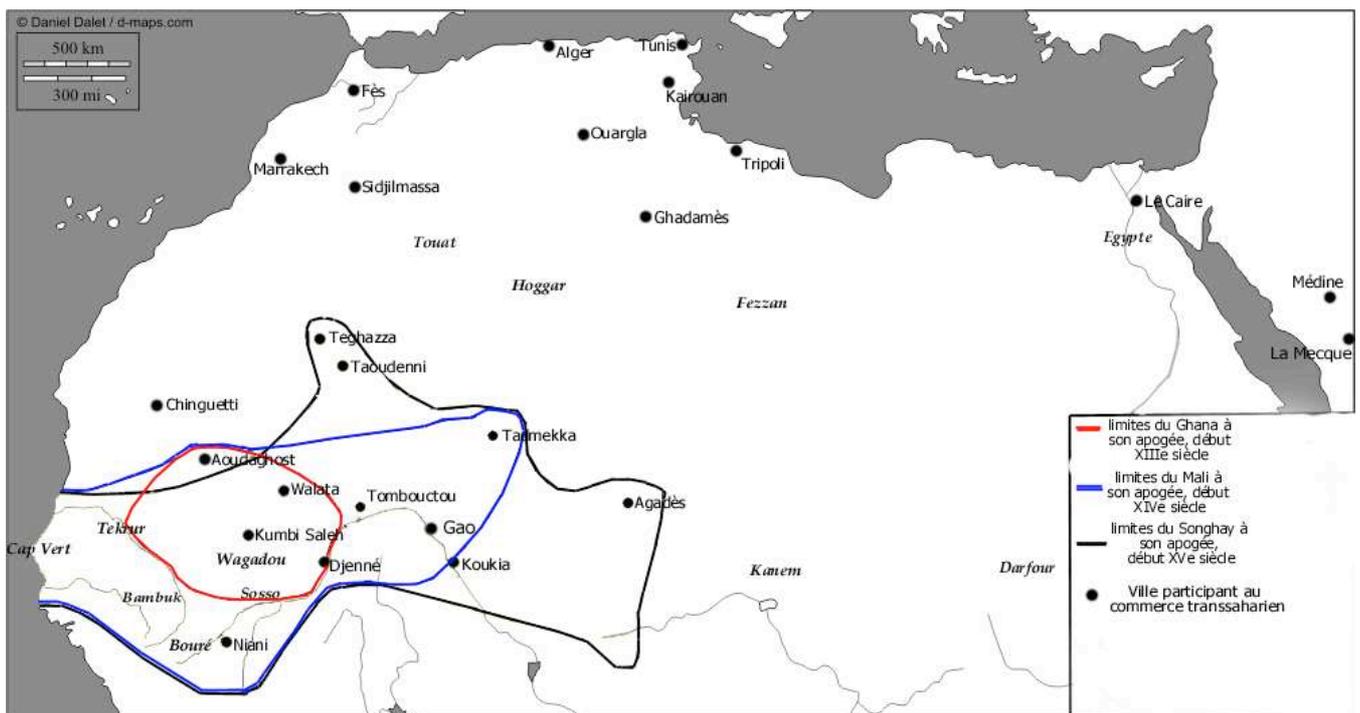
Cela se comprend dans la mesure où la pauvreté des sols oblige à déménager fréquemment les villages (« *shifting cultivation* »). Un empire peut donc s'agrandir ou rétrécir très vite, selon la personnalité, l'aura du roi. La terre n'est donc pas le moteur de l'évolution économique. Il n'existe pas plus d'unité ethnique et l'unité culturelle n'est pas recherchée (coexistence systématique de l'Islam et de l'animisme). Un empire africain médiéval ne possède donc pas de frontières et n'a pas de nom. Les noms que nous utilisons aujourd'hui sont ceux donnés par les Arabes et ont été forgés à partir du titre que portait le roi.

3) une mémoire très vive en contrepoint d'un déni

Les histoires de ces royaumes sont aujourd'hui un enjeu mémoriel de premier ordre en Afrique. Ils sont souvent utilisés pour justifier des nationalismes parfois racistes et violents. Le Ghana a récupéré le nom de l'empire sans en avoir les frontières. Certains maliens rêvent d'en « grand Mali » purifié de « races » étrangères. Des Soninkés ou des Malinkés pensent à une revanche contre les berbères ou les marocains. Le Monomotapa est un club de football aux supporters assez excités pour croire en une reconstitution de l'empire. On va jusqu'à prétendre que ce sont les expéditions maliennes qui ont découvert l'Amérique, comme en témoigneraient certains traits des civilisations amérindiennes.

Certaines de ces exagérations s'expliquent sans doute par la volonté de contrebalancer les effets de la colonisation européenne : malgré les recherches précoces et les conclusions souvent visionnaires de quelques chercheurs, la majorité des européens était et reste persuadé que l'Afrique n'a pas d'Histoire précoloniale. En témoigne par exemple le refus d'accepter que le Zimbabwe puisse avoir été construit par des noirs. Certains auteurs préfèrent faire appel au roi Salomon ou aux Phéniciens plutôt que de l'accepter. Autre exemple très parlant, la première histoire du Monomotapa, écrite par A. Wilmot en 1896 comporte trois chapitres intitulés « les Phéniciens », « les Arabes », « les Portugais »... Toute civilisation africaine serait donc nécessairement exogène ! Sans doute préfère-t-on oublier que l'empire du Ghana, contemporain de celui de Charlemagne, était le plus vaste des deux.

II) des traits communs entre les quatre royaumes



1) le commerce

a) le commerce intra africain

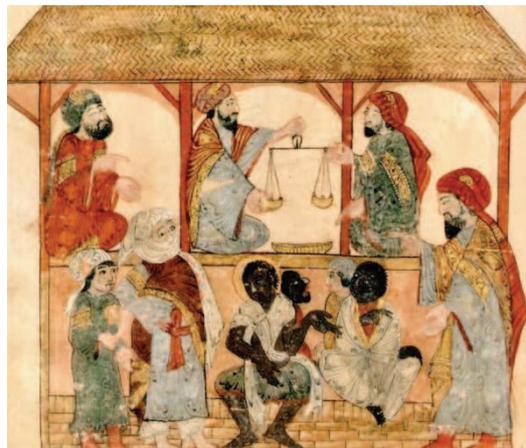
Le commerce est structuré par les fleuves Sénégal et Niger sur lesquels des pirogues assurent le trafic. Pour la traversée du Sahara (entre 25 et 50 jours) les chameaux (de 1000 à 12000 par caravane) et les baudets prennent le relais.



Les différentes monnaies utilisées par le commerce transsaharien, en plus du troc

Plusieurs monnaies sont utilisées: le cauris (coquillage venant de l'océan Indien), le sel, des barres de cuivre, la poudre d'or, le dinar d'or ou le troc. Le commerce silencieux ou « à la muette » est fréquent au début du Moyen Age. Les royaumes sahéliers disposent rarement de ressources sur leur sol. Ils s'enrichissent en jouant le rôle d'intermédiaires : par exemple l'or du Bambouk et du Tekrour, dont la provenance précise est soigneusement cachées par les peuples qui exploitent les mines sont échangés contre le sel du Sahara. Or, sel, esclaves, ces trois marchandises forment la base du commerce transsaharien.

b) Les traites orientales :



Le marché aux esclaves de Zabid, au Yemen, au XIIIe siècle.
Maqamat d'Al-Hariri,

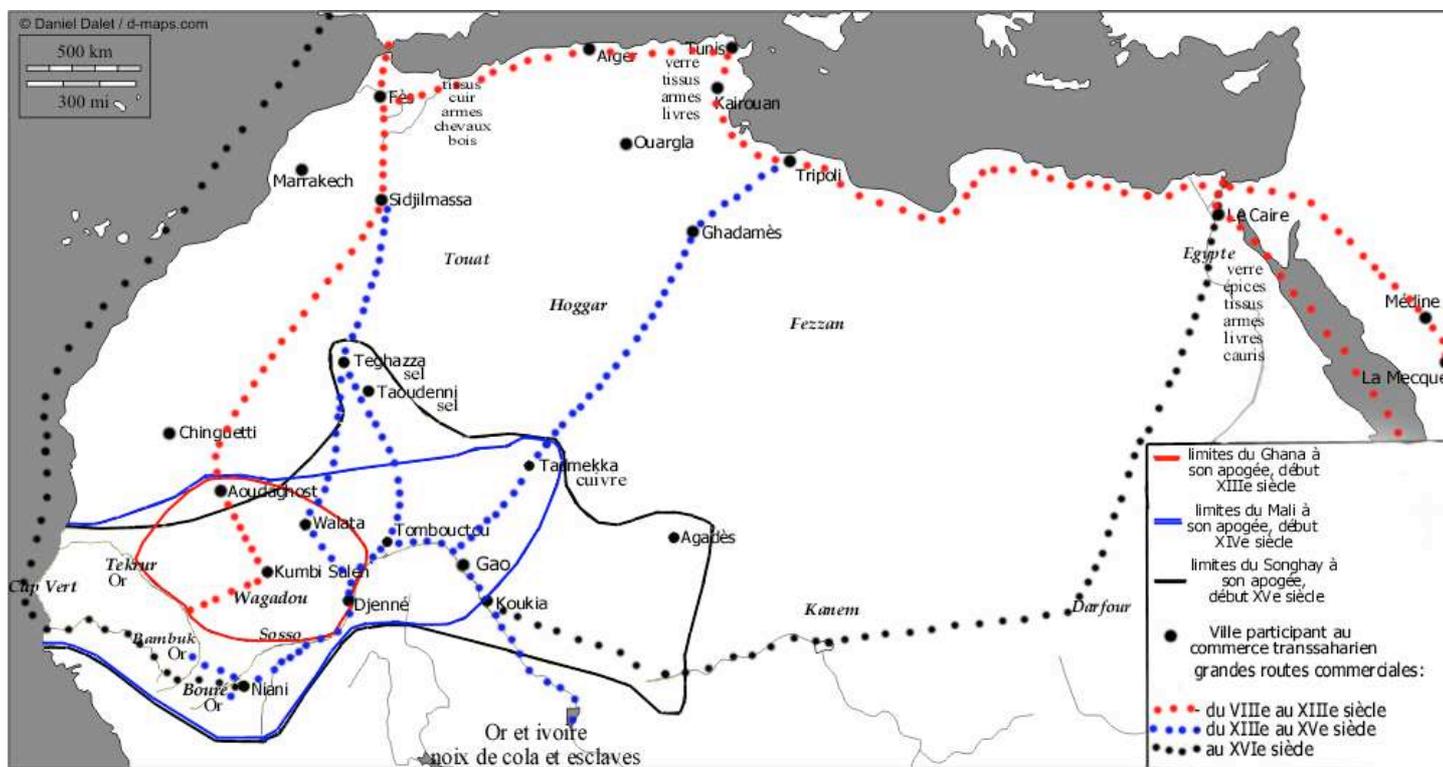
le Moyen Age, surtout à partir de l'expansion musulmane, voit se créer un grand commerce international des esclaves noirs, de l'Atlantique à la mer Rouge, suivant durant près de 13 siècles les mêmes routes transsahariennes et maritimes. Un commerce d'une stabilité et d'une durabilité exceptionnelle, donc, rendu possible par l'importance du « réservoir de main d'œuvre » que constitue l'Afrique Subsaharienne, mais aussi par des facteurs moraux et économiques. Facteur moral : La Charia interdit de réduire un musulman à la condition servile, a contrario tout infidèle est un esclave potentiel. Dans le monde musulman, les captifs noirs razzés au sud du Sahara étaient donc les plus nombreux. Facteur économique : La guerre et le commerce sont les deux moyens d'enrichissement privilégiés des souverains des royaumes subsahariens, ce qui est également valable pour leurs guerriers et leurs marchands : la traite est donc à l'intersection de ces deux activités fondamentales, même si Pétré-Grenouillot souligne que le plus souvent, les esclaves sont plutôt un « sous produit » qu'un but de guerre.

Outre les conflits, la traite peut être alimentée par l'esclavage tributaire, les dettes ou des condamnations, par exemple pour sorcellerie. La « production » d'esclaves est donc intensive, soit pour le marché domestique, soit pour l'exportation vers les pays musulmans. Dans les royaumes sahéliers, les captifs deviennent domestiques, soldats, mineurs, cultivateurs ou fonctionnaires. Leur carrière peut parfois être brillante : pour contrebalancer l'influence de l'aristocratie héréditaire, les rois aiment en effet s'entourer de hauts dignitaires esclaves qui leur sont tout dévoués.

Pour l'exportation, d'après Ibn Battuta, on les convoie dans des caravanes de 600 esclaves qui traversent le Sahara en deux mois et demi, au prix d'une forte mortalité (de 6 à 20%). Les femmes de certaines ethnies sont particulièrement

appréciées à la cour des Fatimides ainsi que les eunuques noirs, mais plus nombreux sont ceux qui travaillent dans l'agriculture (notamment l'entretien des structures d'irrigation) ou deviennent artisans, mineurs (sel, or) ou soldats. D'autres esclaves font le trajet inverse : des Mamluks turcs forment ainsi la garde personnelle du roi Songhay, dont le harem est en partie composé d'esclaves venant d'Égypte.

Les estimations du nombre d'esclaves vendus en Afrique occidentale sont sujet à polémique : selon les auteurs, les chiffres varient de 10 000 à 20 000 par an durant toute la période médiévale (20 millions entre 650 et 1920, dont 9 millions pour la traite transsaharienne et 3 millions pour l'esclavage interne.)

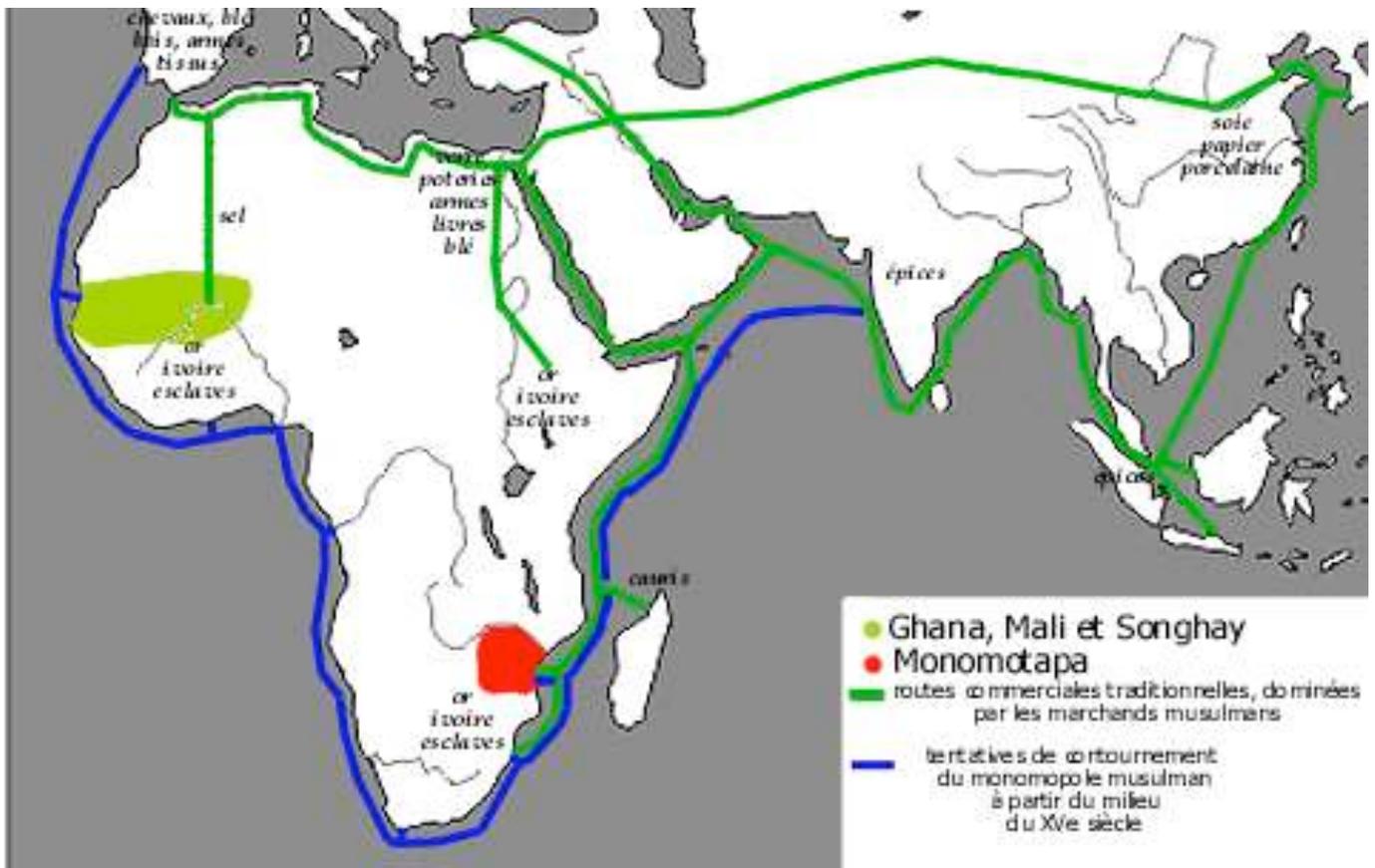


c) Et l'Europe ?

Quasi absents au XIIe siècle, des marchands européens accèdent peu à peu au commerce africain en ouvrant des comptoirs dans les villes du Maghreb. Au XVe siècle, par exemple, on trouve à Oran des marchands catalans, majorquins, castillans, génois, vénitiens, pisans et marseillais. Si tous se pressent ainsi dans le Maghreb, c'est bien pour l'or africain, dont l'importance pour l'économie européenne doit être questionnée. On sait bien que cet or a une importance primordiale pour les souverains maghrébins. Il leur permet de mener une politique de prestige passant par un monnayage d'or intensif. Pour les villes marchandes européennes, quelques chiffres montrent que cet or n'est pas moins important : En 1377, le bénéfice net du commerce génois avec l'Afrique s'élève à 68 000 livres. Durant tout le XVe siècle, la valeur globale du commerce africano-catalan dépasse 500 000 dinars par an. Outre le commerce, l'or africain passe dans l'économie européenne par l'entremise des tributs versés par les royaumes maghrébins aux souverains castillans ou aragonais. La location de flotte de guerre ou de mercenaire est également très lucrative.

Le monopole des marchands arabo-berbères sur le commerce transsaharien gêne cependant autant les rois du Mali et du Songhay que les Européens : dans les deux cas, il s'agit d'un monopole mal vécu. Ambassades, envois de cadeaux et autres échanges de lettres ont cependant peu d'effets.

Il en va de même dans l'océan indien, que les souverains successifs du Caire interdisent aux marchands européens. Dans cet océan, un grand commerce très actif est en place autour des deux plaques tournantes que sont Aden et Kilwa. Les commerçants Arabes, Indiens, Indonésiens et Chinois (7 expéditions de Cheng Ho entre 1405 et 1433) viennent y échanger épices, soie et porcelaine contre du fer, du bois, de l'ivoire et surtout l'or du Monomotapa, dont la production est estimée à 10t/an durant tout le XVe siècle.



On comprend donc pourquoi les marchands européens, Portugais et Génois en tête, tentent une stratégie de contournement par l'Atlantique au XVe siècle. Jusqu'en 1434, le cap Bojador ne peut être franchi du fait des alizés, des anticyclones et des navires trop peu maniables. Et le fait est qu'une fois cet obstacle franchi, les marchands portugais vont être déçus par les petits bénéfices qu'ils réalisent, incapables qu'ils sont de détourner le commerce transsaharien. C'est, entre autres, ce qui va les pousser, de déception en déception, d'eldorado en royaume du prêtre Jean, jusqu'au Monomotapa et jusqu'à l'Inde. On comprend également pourquoi, déçus, ils se tournent vers le commerce plus rentable des esclaves.

Ce commerce n'est pas une nouveauté, puisque certains esclaves noirs atteignent l'Europe dès le Moyen Age. On signale par exemple 23 esclaves noirs à Catane en 1145 ; d'autres au XIVe en Roussillon, alors qu'à Naples au XVe, 83% des esclaves sont noirs. C'est durant ce XVe siècle que ce commerce, mené par les Catalans, les Portugais et les Génois, va se développer. Les noirs « de Guinée », acheminés par l'Atlantique, sont de plus en plus nombreux sur le marché. On en vend par exemple 800 à Valence en 1495. Mécaniquement, leur prix baisse (de 1 cheval pour 6 esclaves à 1 cheval pour 15 esclaves) et on leur réserve les travaux agricoles les plus durs. La hausse de la demande européenne entraîne alors d'importants bouleversements dans société africaine, puisque pour payer les produits d'importations européens, la chasse aux esclaves devra s'intensifier.

En Afrique occidentale comme dans l'océan Indien, l'arrivée des européens va donc perturber un système commercial international bien établi et contribuer à l'affaiblissement des royaumes qui en vivaient.

2) les conditions de vie

Le paludisme et la trypanosomiase, véhiculée par la mouche tsé-tsé, font des ravages. Malgré quelques avancées médicales, notamment à Jenné, sur le Niger (opération de la cataracte, découverte du moustique vecteur du paludisme...), l'espérance de vie est faible.

La maison traditionnelle est circulaire, construite en banco (boue séchée), le toit pointu recouvert de chaume. Dans les villes, à partir du XIIIe siècle, en parallèle à l'islamisation et aux pèlerinages à la Mecque, on imite de plus en plus l'architecture arabe en brique et à toit plat. Il est difficile de se faire une idée précise de la taille réelles des villes: on cite par exemple le chiffre de 10 000 habitants en l'an 1000 à Jenné-Jeno, 20 000 habitants à Kumbi Saleh au XIe siècle et 170 000 à Tombouctou au XIVe siècle.

3) religions et croyances

La croyance dominante reste l'animisme, malgré l'islamisation progressive à partir du IXe siècle. On croit en un créateur unique, qui a insufflé un esprit en toute chose, animée ou non. Le culte des ancêtres est très important également. Les croyances magiques sont généralisées, notamment celles qui entourent les forgerons, respectés mais ostracisés. L'islam, au début religion non exclusive des élites, se répand peu à peu sans jamais éradiquer tout à fait les croyances animistes. Des royaumes qui pratiquent un Islam très rigoureux (Songhay) cohabitent donc avec des royaumes

animistes ou mixtes. Dans la plupart des cas, il semblerait que les choix religieux soient avant tout une affaire d'intérêt bien compris par les rois: rester animiste permet d'être divinisé, mais devenir musulman permet de développer le commerce.

Ces croyances ont une influence profonde sur l'organisation sociale, centrée sur le clan dirigé par les anciens. Là encore, l'islam et la Charia ne font que se superposer aux anciennes coutumes : la responsabilité familiale ou clanique d'un crime, le règlement d'un conflit par compensation financière restent la règle. L'obsession de la descendance et de la fécondité féminine conduisent à une polygamie fréquente qui retarde l'âge au mariage des garçons et crée des frustrations que de nombreuses coutumes s'emploient à atténuer. Malgré l'islamisation, les lignées restent matrilineaires et la succession souvent collatérale.

4) art et architecture

Première difficulté, il n'y a pas d'art du Ghana, et pas plus un art du Mali, du Songhay ou du Monomotapa. Il y a des arts, qui correspondent aux traditions très variées des ethnies qui composaient ces empires. Seconde difficulté, contrairement à d'autres civilisations africaines, il ne semble pas que des empires aient suscité des formes d'art en matériaux durables. Troisième et dernière difficulté, les sources arabo – musulmanes n'évoquent que très rarement l'art de ces peuples considérées comme inférieurs. Leurs traditions, leur culture ne sont également évoquées que pour s'étonner ou s'horrorifier, par exemple du statut des femmes ou de leurs habits.

L'art et l'architecture des royaumes subsahariens peuvent cependant être abordés par l'étude de quelques traces laissées dans les sources, complétées par les fouilles archéologiques. Dans les deux cas, sans aller jusqu'à un syncrétisme, il apparaît que l'expansion de l'islam n'a jamais empêché la survivance dynamique des croyances préexistantes, et ce d'autant plus que les royaumes étaient tous pluriethniques. Au Mali, par exemple, des Griots masqués intervenaient à la cour du Mansa lors de l'Aïd el Fitr ! Les cérémonies d'initiation et les sociétés secrètes ne disparaissent pas lorsque l'islam devient dominant, chez les Songhay par exemple. Les rites funéraires témoignent également de cette coexistence : des jarres funéraires accompagnées d'offrandes, datant du XVe siècle on ainsi été retrouvées près de Djenné, au cœur des empire Du mali et Songhay.

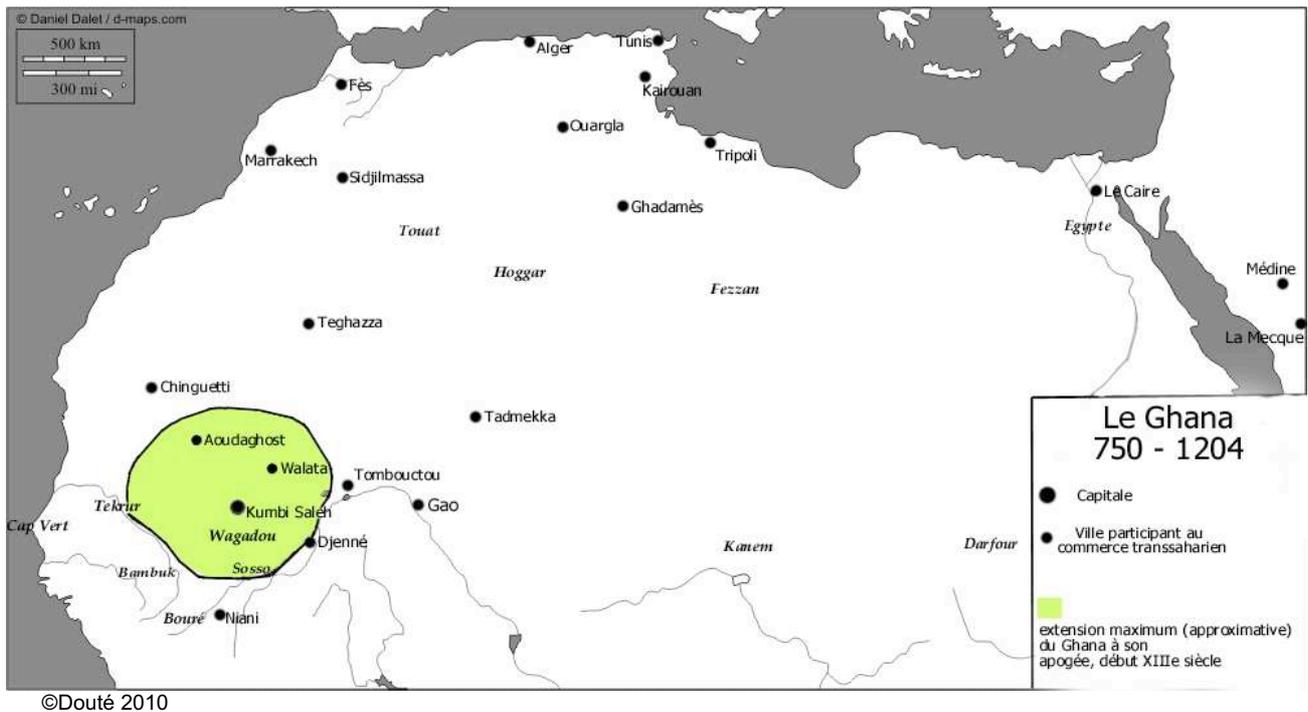


Des figurines en terre cuite ont également été retrouvées, surtout dans le delta intérieur du Niger, dans un contexte islamique. Elles semblent avoir été enterrées pour s'assurer la solidité des murs ou l'appui des ancêtres, et non détruites pour les remplacer par une autre religion. Souvent retrouvées dans un contexte domestique, on peut leur attribuer une fonction de protection et penser qu'elles sont l'indice de la survie d'un culte domestique animiste concomitant d'un culte public musulman. Certaines d'entre elles, couvertes de pustules ou visiblement en extase, témoignent de pratiques de guérisons fort peu orthodoxes. Le motif du serpent apparaît très souvent, lié à des pratiques magiques.



En matière d'architecture, le mélange des civilisations arabes et subsahariennes est aussi perceptible. Des mosquées rondes, construites sur le plan traditionnel d'une case, ont été retrouvées. Les mosquées encore existantes à Tombouctou ou Djenné ont un plan plus classique, mais des méthodes de construction typiques du delta du Niger, à savoir des murs en banco renforcé par du bois, condamnés à une disparition rapide faute d'un entretien permanent.

III) le royaume du Ghana (750 -1204)



1) l'origine du Ghana

Ce royaume aurait été fondé vers 770 par les Soninkés, un peuple animiste vivant à la lisière sud du Sahara depuis le IV^e siècle et maîtrisant la métallurgie. Il est mieux connu à partir de 734 quand les arabes entrent en contact avec ce qu'ils nomment le « pays de l'or », unifié par la dynastie des Cissé Tounkara dont les rois se faisaient appeler « kaya maghan » (roi de l'or). Le Ghana est aussi appelé empire Wagadou («ville des troupeaux» en Soninké). « Ghana » ou « Gana » est donc à l'origine le nom que porte le souverain, qu'on peut traduire par « roi de l'or » « maître de l'or », ou encore « chef de guerre » selon les auteurs. L'apogée du royaume se place entre la fin du Xe et le début du XI^e siècle.

2) L'organisation du royaume

Ce royaume était organisé sous la forme d'une fédération dont la personne du roi assurait l'unité. Dans les provinces, soit des gouverneurs représentaient le roi, soit les monarchies locales étaient laissées en place en échange d'otages et d'un tribut. Le « Ghana » était un roi presque absolu, mais les chroniqueurs arabes aiment à détailler des scènes « à la Saint Louis sous son chêne » qui montrent à la fois qu'il était proche de son peuple et juste : audiences quotidiennes, procès sous la forme d'ordalies...

Un système de taxes commerciales perfectionné était en place, ce qui permettait et justifiait à la fois l'existence d'une administration nombreuse, appuyée par une armée efficace. Selon les sources, le Ghana pouvait mobiliser 200 000 fantassins, dont 40 000 archers. La maîtrise du fer et de la cavalerie est aussi soulignée. L'organisation de cette armée fait un peu penser au système féodal : pas ou peu d'armée permanente, mais des troupes levées dans les provinces en cas de besoin.

En matière de religion et de culture, il semble que les rois du Ghana appréciaient de jouer sur les deux tableaux de l'animisme (récit de *Ouagadou-Bida*, le serpent sacré qui apporte la prospérité) et de l'Islam. Leur royaume était donc mixte à partir du VIII^e siècle comme le montre l'organisation de la capitale, Kumbi Saleh (au sud de l'actuelle Mauritanie). Cette agglomération de 20 000 habitants était formée de deux villes séparées de quelques kilomètres : l'une pour les musulmans, l'autre pour les animistes, où résidait le roi...musulman. Cette coexistence semble avoir été pacifique. Pas de trace de dhimma ou de conflits interreligieux.

Autre caractéristique originale pour un royaume en théorie musulman : les coutumes funéraires et successorales : Le roi défunt aurait été enterré dans une case remplie d'objets usuels et de quelques serviteurs vivants (?) recouverte de terre jusqu'à former un tertre. En outre, les dynasties étaient matrilineaires : la coutume voulait que ce soit le fils de la sœur du roi qui hérite du trône.

3) une richesse légendaire

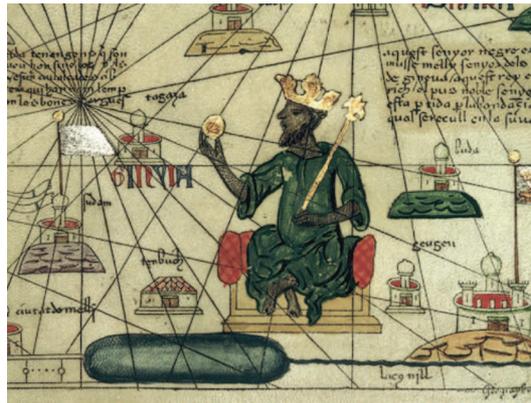
La prospérité du Ghana était fondée sur deux ressources :

- le royaume contrôlait la route vers les régions aurifères du Bambouk et du Tekroun et faisait figure d'eldorado pour les arabes et berbères. Tous les voyageurs et les géographes arabes insistent lourdement sur l'or : « Une terre où l'or brillait comme des plantes dans le sable, ou comme des carottes cueillies au soleil », « ...le roi du Ghana, qui est

l'homme le plus riche du monde par son or. », « ...*Quand il siégeait devant les gens, [le roi] posait devant lui une cape décorée d'or. [...] la cour se tenait dans un pavillon en forme de dôme, autour duquel se trouvaient dix chevaux recouverts d'or. [...] Des chiens, d'un fin pedigree, gardaient les portes de la cour, portant des colliers d'or et d'argent. [...] dans la cour, il y avait un pilier en or, auquel il attachait son cheval. »* D'autres encore insistent sur les cordes en soie qui entravaient ses milliers de chevaux, ou sur leur harnachement en or. Il semble même que les rois du Ghana aient établi des lois pour éviter toute surproduction/dévaluation de l'or, mais sur ce sujet les sources sont vagues : certains parlent d'une répartition des trouvailles : pépites pour le roi, poussières pour ses sujets.

Apparemment, le royaume n'avait pas le contrôle direct des mines d'or qui appartenaient à un autre peuple, les Wangara. Cependant il dominait le commerce en contrôlant les débouchés. C'est par exemple le Ghana qui avait le pouvoir déterminant de définir le poids du lingot d'or.

- Deuxième source de richesse, le commerce transsaharien. Il permettait l'échange d'or, d'esclaves, d'ivoire, de plumes d'autruche venues d'Afrique subsaharienne contre du cuivre, du sel, des chevaux, des livres, du tissu et des dattes venues du Maghreb. Il semble qu'au moins aux débuts, ce commerce ait été pratiqué sous la forme du *commerce silencieux*, sans contact direct entre les populations.



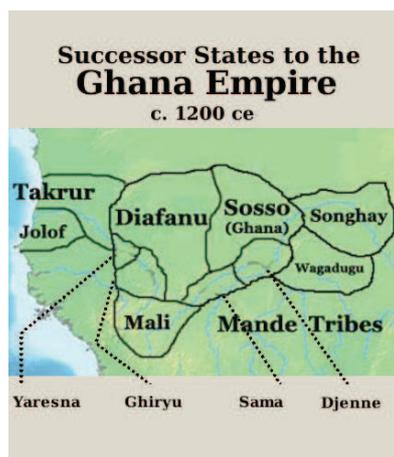
4) le déclin du Ghana

Les sources insistent sur les relations « compliquées » que le Ghana entretenait avec les Berbères sahariens. La plupart du temps ces relations étaient pacifiques, avant tout commerciales : des Berbères étaient même sujets du Ghana. Le point de friction récurrent entre les deux partenaires semble avoir été la ville commerciale d'Aoudaghost. Cette ville symbolise la tentation des deux parties de contrôler les ressources de l'autre à leur source pour se passer de son intermédiaire.

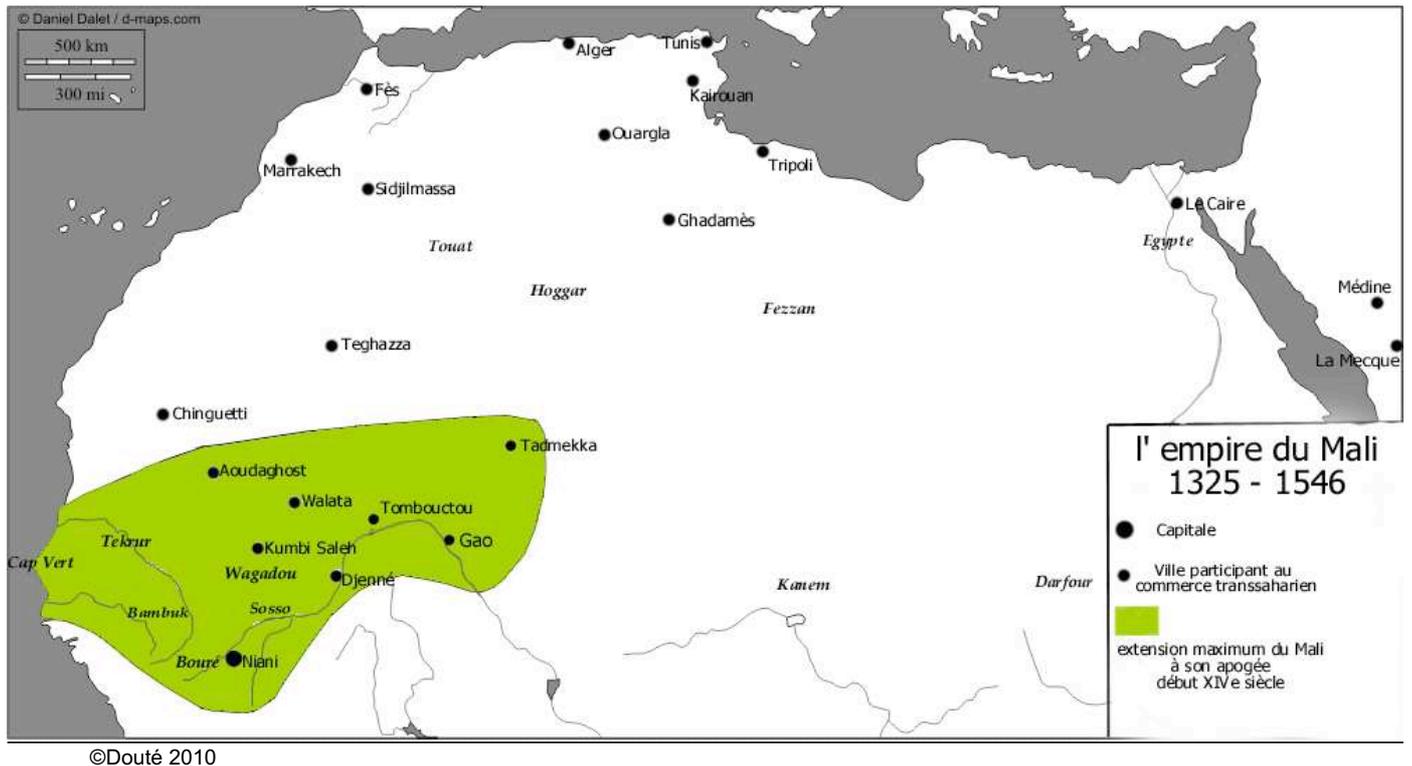
En 990, Aoudaghost passe brièvement sous le contrôle des berbères unifiés par un dénommé Tilutane. Il semble même qu'un roi du Ghana ait été assassiné à cette occasion. La ville est vite reprise, mais en 1054, les berbères unifiés par le mouvement almoravide d'Ibn Yasin la reprennent, avant de pousser en 1076 jusqu'à Kumbi Saleh, qu'ils détruisent (le massacre de ses habitants reste semble-t-il un enjeu mémoriel important encore de nos jours). A cette date, les Almoravides contrôlent donc seul le commerce transsaharien. Le Ghana s'est replié vers le sud sans disparaître tout à fait : il retrouve son indépendance en 1087, quand le dernier chef Almoravide meurt.

La structure fédérale du Ghana ne résista cependant pas à ces revers de fortune : les provinces qui avaient profité des guerres avec les berbères pour prendre leur indépendance (dont le Tekroun ou le Bambouk) refusèrent de retourner dans le giron du Ghana. Des troubles durables gênèrent le commerce. Une nouvelle route commerciale évitant le Ghana et aboutissant à Walata fut ouverte en 1224. Privé de ses ressources, le Ghana fut remplacé par le Sosso, puis annexé en 1241 par l'empire du Mali.

Il semble en outre que la surexploitation des forêts ait suscité une sécheresse durable, poussant les Soninkés à l'exil. Cette sécheresse pourrait aussi correspondre à l'optimum climatique médiéval observé en Europe à cette période



IV) le royaume du Mali (1325-1546)



1) l'origine du Mali

Il existe peu de sources pour comprendre ce qui s'est passé entre la destruction du Ghana (1076, Al Bakri) et l'avènement du Mali en 1235. Seul Al Idrisi évoque la région en 1154. Plusieurs royaumes semblent prendre le relai, dont notamment le Tekrar, le Sosso et surtout les Songhay qui fondent Gao à cette époque.

Le Mali émerge donc d'une période de désordre. Il est fondé par les Malinkés, un peuple de pasteurs et de commerçants dont le territoire est idéalement placé, entre les régions productrices d'or et le Ghana. Le mot Mali aurait plusieurs significations en Mandingue : « là où habite le roi » ou « hippopotame » référence à la noyade du fondateur Sundiata Keita dans un fleuve, ou encore « ceux qui portent chance ». Les malinkés, eux, appelaient leur pays « Manden ». Comme pour le Ghana, l'immense majorité des sources provient des voyageurs et géographes arabes.

2) Le rôle de Sundiata Keïta

La création du Mali est l'œuvre de Sundiata Keita, un personnage à la fois historique et légendaire dont l'épopée reste un grand classique des griots (lutte du roi lion contre l'usurpateur Sumanguru) De façon très classique, il fonde son royaume en unissant les Malinkés contre un ennemi commun, le roi du Sosso, Soumaoro Kante, qu'il bat en 1235 lors de la bataille de Kirina. Il se fait alors appeler « Mansa », ce qui signifie « roi des rois » et reprend globalement les recettes qui ont réussi au Ghana : profiter d'un rôle de carrefour et contrôler des routes commerciales vers le Sahara et vers les régions aurifères.

Son organisation du Mali autour de sa capitale, Niani, reprend elle aussi les grandes lignes de celle du Ghana : structure à la fois fédérale et féodale du royaume (provinces dirigées par des gouverneurs, appelés « farin » ou royaumes vassalisés, gardés par des garnisons mandingues) et administration efficace (ministres spécialisés aux compétences bien délimitées, secrétaires pour les relations écrites avec le monde musulman). Son armée aurait regroupé 100 000 hommes : aristocratie à cheval accompagnés d'archers ou de lanciers, chaque province devant fournir un contingent.

Il innove cependant sur certains points comme le contrôle de la population. Elle est divisée en 30 clans spécialisés qui rappellent les castes: 16 clans d'hommes libres, 4 clans de griots, 5 clans de marabouts et 5 clans d'artisans. Il fige donc la société en rendant les métiers héréditaires. Pour décriper les relations sociales, il officialise le système de la parenté à plaisanterie (impolitesse rituelle entre clans ou familles). C'est cependant surtout par la *Charte du Manden* que le règne de sundiata Keïta est devenu légendaire. Ce texte poétique quelque peu anachronique place la vie et la liberté au dessus de tout.

4) L'apogée du Mali

La dynastie des Keïta règne avec une seule interruption jusqu'en 1389. Elle choisit de conserver une mixité religieuse : Les couches dirigeantes sont islamisées, ce qui facilite le commerce vers le Maghreb et le Moyen-Orient, mais le peuple reste fidèle aux croyances animistes. L'Islam est aussi utilisé comme un moyen de contrôle social, grâce à l'introduction de la Charia et des tribunaux islamiques au début du XIV^e siècle. Cette religion permet également d'unifier les

différentes ethnies qui composent l'empire : nomades sahariens (Mesufa, Berbères, Touaregs), nomades sahéliens (Fulbe, Peuls) et agriculteurs (Tukuloor, Soninke, Songhay, Wolof et Mandingues).

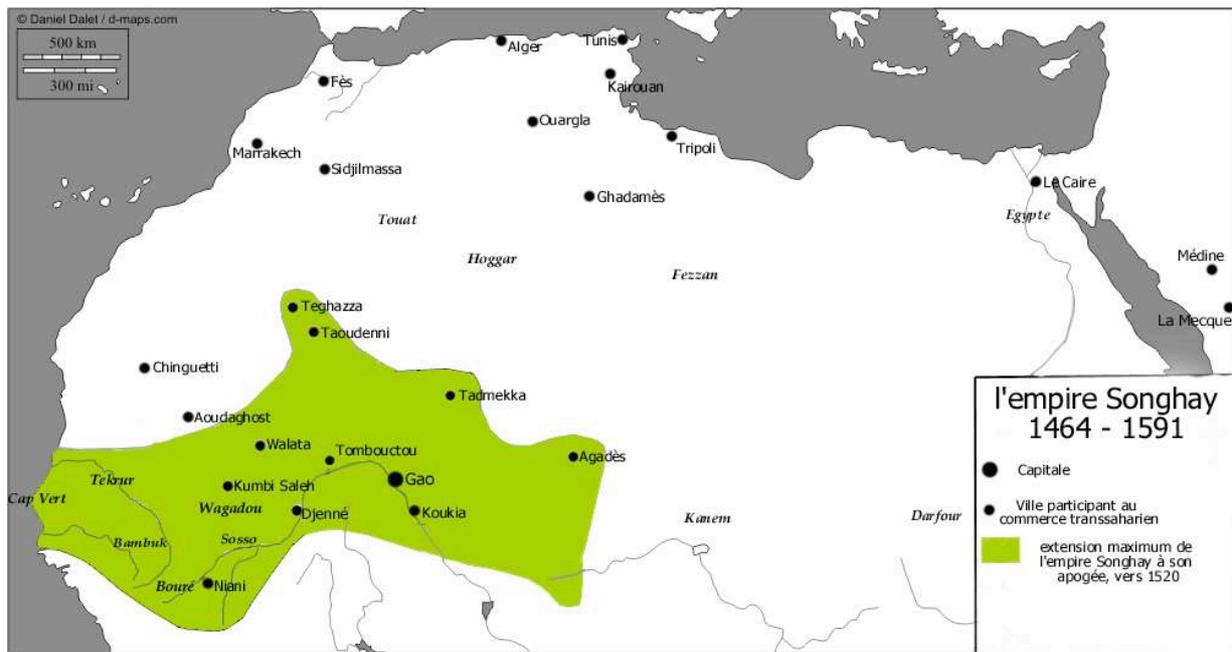
Parmi les rois de la dynastie Keïta, on peut retenir Aboubakri II, qui lança deux expéditions pour explorer l'océan Atlantique et ne revint pas de la seconde, et surtout Mansa Mussa (ou Kankan Mussa). Le Mali atteint son apogée sous le règne de ce roi qui a marqué les chroniqueurs arabes lors de son pèlerinage à la Mecque en 1324- 1325. Sa suite de 8000 serviteurs a impressionné et sa prodigalité légendaire en or aurait provoqué une dévaluation durable du dinar en Egypte et en Arabie. Sous son règne, les villes de Gao et Tombouctou sont construites en s'inspirant de l'architecture arabe (brique et toits plats). Cette prospérité se poursuit sous le règne de Mansa Suleyman, bien connu grâce à la visite d'Ibn Battuta. Tombouctou atteint alors 170 000 habitants et compte plus de 150 écoles. Selon la tradition, 7077 villages auraient entouré la capitale, Niani. On estime alors la population de l'empire à 40 millions d'habitants.

Tout comme le Ghana, le Mali a fondé sa puissance sur le contrôle du commerce entre la zone équatoriale et le Nord de l'Afrique : on retrouve les mêmes règles (taxes, droit exclusif du roi sur les pépites) et les mêmes marchandises (cola, or, sel). Seule nouveauté, l'importance du cuivre, exporté des mines royales de Takkeda vers le sud.

5) le déclin du Mali

Après la mort de Mansa Suleyman en 1360, des querelles de succession qui dégénèrent en guerre civiles affaiblissent le Mali. Les peuples voisins, Mossis, Touaregs, Peuls et Songhays en profitent pour l'attaquer, ce qui a pour effet d'étouffer peu à peu le commerce : perte de Tombouctou, Walata, Gao, puis de la Gambie qui permettait de commercer avec les nouveaux arrivants portugais. Le Mali survit : le Mansa reste le souverain officiel de nombreuses chefferies et reçoit des ambassades portugaises en 1495, mais il devient une puissance secondaire, contrôlant de moins en moins de provinces, déclinant lentement jusqu'en 1546.

V) l'empire Songhay (1464- 1591)



©Douté 2010

1) La création de l'empire Songhai

Le royaume Songhaï (ou Songhay) existe depuis le VIIe siècle autour de sa capitale Koukia, sur le Niger. Il semble avoir cherché longtemps à se forger une identité. Dirigé par la dynastie des Dia, il est vassal tour à tour du Ghana et du Mali. Vers 1010, les rois du Songhaï se convertissent à l'Islam et déplacent leur capitale à Gao, sans doute pour mieux profiter du commerce transsaharien et le détourner au détriment du Ghana. Au XIIIe siècle, ils tombent cependant sous la coupe du Mali.

Ce n'est qu'au milieu du XIVe siècle, qu'un roi de Gao, Ali Kolon, profite des troubles de succession au Mali pour accéder à l'indépendance. Il est le premier à prendre le titre de « Sunni » ou « Sonni » (roi). En 1400, les Songhaïens osent attaquer et piller Niani, la capitale du Mali, tout en restant théoriquement leur vassal.

C'est finalement Sonni Ali Ber qui donne une indépendance réelle au royaume Songhaï en 1464. Il remplace les razzias par la conquête territoriale et crée un empire structuré par le Niger, dont l'organisation reprend celle du Mali. Musulman, il prend cependant le contre-pieds des rois du Mali en s'appuyant sur l'animisme et en mettant l'Islam au second plan, n'hésitant pas à combattre la ville de Tombouctou et à prendre Djenné pour mieux contrôler le commerce. C'est sous son règne qu'ont lieu les premiers contacts avec les européens sur la côte Atlantique, en 1472.

2) L'apogée de l'empire

Arrivé sur le trône grâce à un coup d'Etat en 1493, Sarakollé Mohamed Touré (ou Askia Mohamed) adopte une politique inverse et islamise le royaume brutalement. Après son pèlerinage à la Mecque, en 1496, il obtient au Caire le titre de Calife du Soudan, qui légitime son pouvoir et ses conquêtes. Il fait donc du Songhay un champion de l'Islam et fonde la dynastie des Askia (1493 – 1592). C'est sous son règne que l'empire atteint son apogée.

Malgré l'affichage d'une pureté islamique, le système de gouvernement mis en place par Askia Mohamed respecte certaines traditions païennes se combinant avantageusement avec la Charia. L'Askia lance des Djihad contre les peuples animistes, mais reste le « père du peuple » et le garant de la fécondité. Il réduit les Mosis raziés en esclavage parce qu'ils ne sont pas musulmans, mais son peuple croit encore aux Hole (doubles), à l'animisme (dieu du fleuve Harake Dikko, dieu de la foudre Dongo) et aux magiciens (Sonanke), en lutte permanente contre les sorciers (Tierke).

Le gouvernement semble néanmoins moderne, rationnel, avec un partage des compétences bien déterminé entre conseil, chancelier et différents ministres : Hi Koy (maitre de l'eau), Monjo (agriculture) et kalisa farma (finances).

L'empire est divisé en deux provinces (est et Ouest), dirigée chacune par un gouverneur, souvent un prince du sang. Douze provinces plus petites ou des villes sont confiées à des gouverneurs (fari ou koy), à la tête d'une administration efficace, militarisée. Les royaumes vassaux ou tributaires conservent une indépendance théorique, mais l'Askia impose toujours son candidat lors des successions. Askia Mohamed crée également une armée et une flotte permanente encadrée par des officiers professionnels. A l'inverse des rois du Ghana et du Mali, Askia Mohamed tente de dépasser la structure clanique traditionnelle en s'appuyant sur l'islam comme moteur d'unification, même avec les royaumes vassaux.

En ce début du Début du XVIe siècle, le commerce demeure l'activité la plus lucrative, Or et sel avant tout, même si la traite des esclaves prend une place de plus en plus grande. Malgré des permanences, on constate deux grands changements socio-économiques : La première différence par rapport aux deux empires antérieurs est le développement d'une société urbaine stable, fondée sur le commerce et la religion musulmane. Les trois principales villes de l'empire ont un rayonnement international : Tombouctou rassemble 80 000 habitants. C'est à la fois une ville sainte (université Sankoré, 180 écoles coraniques spécialisées dans le droit malékite) et la capitale économique de l'empire. Djenné (40 000 habitants) domine le commerce avec l'Afrique équatoriale alors que Gao (100 000 habitants), la capitale politique, est plus orientée vers l'Egypte et l'Arabie. Ces villes cosmopolites où les Songhay sont très minoritaires n'influencent néanmoins que très peu le monde rural qui s'islamise beaucoup plus lentement.

La seconde différence est l'importance croissante des européens, et notamment des Portugais, dans les échanges commerciaux. Le fleuve Gambie devient donc une voie commerciale importante qui commence lentement à détourner le trafic transsaharien.

Cette prospérité est menacée à partir de 1510 par les royaumes maghrébins qui craignent que la puissance du Songhaï ne débouche sur une mainmise de sa part sur les mines de sel du Sahara. Le commerce transsaharien est gêné par ces tensions, interrompues par la mort d'Askia Mohamed en 1528.

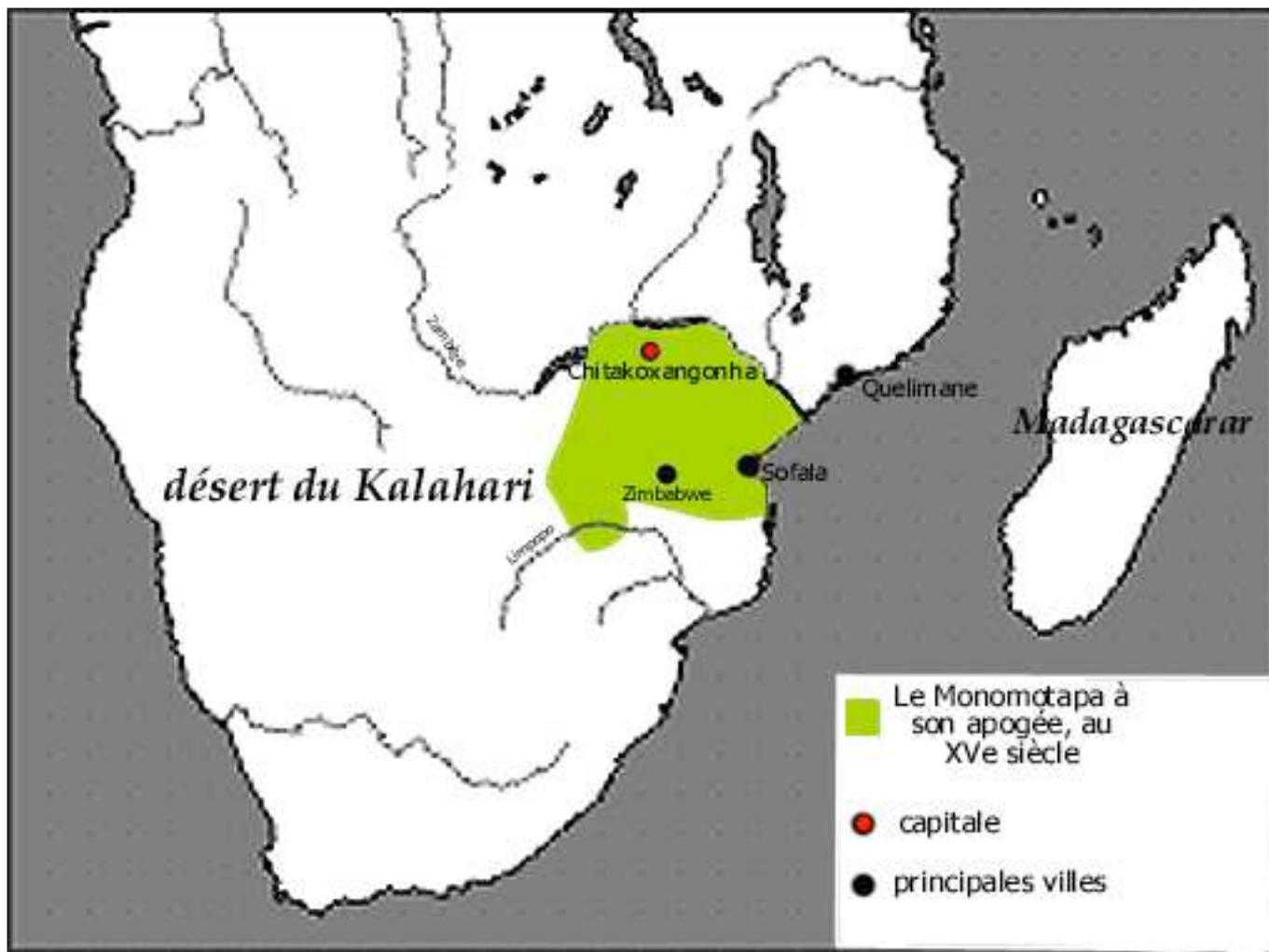
3) Le déclin et la disparition de l'empire

Après la mort d'Askia Mohamed, une guerre de succession affaiblit l'empire : A plusieurs reprises deux Askias s'opposent. En outre, les chefs de l'armée rentrent en conflit avec la famille des Askias. Comme pour son lointain prédécesseur le Ghana, c'est le contrôle des routes commerciales et des ressources du désert qui va provoquer la chute du Songhaï. L'empire entre en conflit ouvert avec les Saadiens (Souverains du Maroc) pour le contrôle des mines de sel du Sahara occidental. En 1591, suite à la défaite de ses armées face au sultan marocain Ahmed Al Mansur Saadi lors de la bataille de Tondibi (première utilisation massive d'armes à feu en Afrique Subsaharienne), l'empire Songhaï éclate en douze principautés. Dès lors, l'absence d'une autorité forte garante de la sécurité accélère le déclin du commerce transsaharien déjà concurrencé par les routes maritimes ouvertes par les européens.



http://fr.wikipedia.org/wiki/Fichier:Conqu%C3%AAtes_des_Saadiens.svg

VI) l'empire du Monomotapa



© d-maps et modif Douté, 2010

1) les origines de l'empire

« Monomonata » est la version portugaise du mot Mwene Mutapa. « Mutapa » signifiant « les terres conquises » et mwene « le seigneur ». Cette étymologie vient conforter la légende de la fondation de l'empire : dans la première moitié du XVe siècle, un prince du Zimbabwe nommé Nyatsimba Mutota aurait été envoyé au nord du royaume pour y chercher de nouvelles mines de sel. Il aurait fait la conquête de ces terres qui appartenaient aux Shonas et aurait créé sa capitale, Zvongambe, sur les rives du Zambèze. Il devient donc le « Mwene Mutapa ».

Le successeur de Mutota, Matope, aurait fait la conquête des terres jusqu'à l'océan indien, soumettant les autres royaumes Shona : le Maniyka, le Kiteve et le Madanda. Le Monomotapa est donc un empire composé d'une métropole directement dirigée par l'empereur et de royaumes tributaires, qui conservent chacun leur roi et leurs traditions. Par contre, le commerce extérieur est entièrement contrôlé par le Mwenemutapa, sous peine de mort. A noter que le Zimbabwe fait aussi partie de l'empire, mais n'est pas construit par le Monomotapa, qui ne fait que récupérer ces constructions.

2) Un empire prospère

Le commerce de l'ivoire, du cuivre et le l'or avec les arabes venus du Yémen, les Hindous et même les indonésiens permet l'enrichissement de l'empire. Et cette richesse est même antérieure : Ibn Battuta relève en 1331, lors de sa visite à Kilwa, l'importance du port de Sofala. Les découvertes archéologiques confirment l'existence d'un grand commerce (verre syrien, faïence persane, céladon chinois). Le Monomotapa, protégé des convoitises par les basses terres insalubres, les difficultés de navigation sur le Zambèze et le Limpopo et le secret bien gardé de l'emplacement des mines, traite sur un pied d'égalité avec ces marchands. En témoigne la pénétration très lente de l'Islam dans l'empire, qui conserve sa religion traditionnelle : animisme, culte des ancêtres et rôle primordial des Mkondoros, médiums responsables du maintien de la prospérité et des traditions.

3) Les Portugais changent la donne

a) des débuts timides

Les côtes du Mozambique présentent plusieurs sites intéressants pour installer les relais nécessaires à la navigation vers l'Inde. En 1516, des Portugais créent donc des comptoirs à Sofala et Kilwa, alors villes commerciales arabes importantes. Loin de rester de simples bases de ravitaillement, ces villes attirent des colons avides de partir à la découverte des mines du roi Salomon et de « cités d'or » que *la Bible* situe dans ces régions. Des aventuriers, les « sertanejos », ne tardent pas à s'enfoncer à l'intérieur des terres. Marchands, ils deviennent aussi des conseillers et des interprètes des rois Shonas. Les Portugais restent cependant dans une position d'infériorité par rapport au Monomotapa. Les capitaines ou gouverneurs qui s'installent dans les comptoirs doivent payer à l'empereur une très grosse somme d'argent, comme s'ils lui achetaient leur charge ou le droit de résider. Ils doivent également accepter une taxe de 50% sur toute marchandise qui est importée dans l'empire. Pour finir, à intervalles réguliers, des Portugais sont massacrés, de façon à leur rappeler la précarité de leur situation.

b) Une pression de plus en plus forte

Au XVI^e siècle, le Monomotapa devient une sorte de fantôme, visible sur les cartes éditées en Europe, qui exagèrent grossièrement son importance en l'étendant de l'Angola au Mozambique. La pression portugaise s'accroît donc fortement.

En 1561, Un missionnaire jésuite réussit à convertir le Mwenemutapa. Face à la colère de marchands musulmans, le roi se ravise et fait exécuter le missionnaire. C'est là le prétexte rêvé d'une intervention portugaise. En 1568, plus de 1000 hommes, dirigés par Francesco Barreto, tentent de prendre le contrôle des mines d'or et des zones de chasse aux éléphants. Ils avancent jusqu'au haut Zambèze mais doivent se replier, suite aux maladies qui les déciment. En 1572, cependant, les Portugais contrôlent les plaines côtières. Ils sont désormais des intermédiaires obligés pour le commerce dont dépend la prospérité de l'empire. Ce dernier reste cependant puissant : le contrôle très rigoureux de la production aurifère par le Mwenemutapa ne permet pas non plus aux Portugais de se passer de lui.

En 1629, le Mwenemutapa se sent assez fort pour expulser les intrus. Il échoue et les Portugais le détrônent pour installer à sa place un fantoche, Mavura Mkande Felipe. Il signe avec eux un traité qui lui permet de conserver une indépendance de façade tout en vassalisant l'empire : les Portugais ont désormais la permission d'installer des comptoirs fortifiés dans tout le royaume et d'accéder aux mines d'or...qu'ils s'obstinent à ne pas croire épuisées.

Le prestige du Mwenemutapa est sérieusement affecté par ce traité. Des successions difficiles permettent aux portugais de s'immiscer de plus en plus dans les affaires de l'empire en appuyant des factions rivales. Les royaumes tributaires cessent alors de payer et s'émancipent de plus en plus. La fin réelle de l'empire peut donc être placée en 1629, même s'il survit encore durant des siècles

Il semble que le commerce des esclaves ait également joué un rôle dans le déclin du Monomotapa, qui se trouvait à la confluence des demandes arabes, perses, indiennes et européennes. Une fois les ressources en or épuisées, ce commerce a provoqué une nette baisse de la population dans le sud-est de l'Afrique.

c) Un déclin qui n'en finit pas

Au XVII^e siècle, l'empire s'effiloche peu à peu. Au sud du Monomotapa, la dynastie Rozwi crée le royaume Butwa. Cette région tributaire de l'empire refuse alors de payer les taxes et commerce directement avec les Portugais. Non seulement le Mwenemutapa se monte incapable de les châtier, mais il est en plus déposé par les Portugais en 1663. Plus tard, en 1684, le Mwenemutapa Mukombe est battu à la bataille de Mahvugwe par le changamire (roi) Rozwi, Dombo.

En 1692, à la mort du Mwenemutapa Mukombe, une énième guerre de succession oppose le candidat des portugais et celui des Rozwi. Après moult massacres, les Rozwi réussissent à prendre le contrôle des régions aurifères du Manyika. Ils sont désormais plus puissants que le Mwenemutapa, au point d'imposer leur candidat au trône impérial en 1712. L'empire recouvre un semblant d'indépendance en 1720, lorsque les préoccupations des Rozwi les portent plus au sud où l'installation des Hollandais commence à produire ses effets dévastateurs. La capitale est déplacée à Tete, dans la basse vallée du Zambèze où le Mwenemutapa se réfugie sous la protection des Portugais.

Une dernière guerre de succession en 1759 achève de ruiner l'empire. Le roi perd le titre de Mwenemutapa et se contente de celui de Manbo (roi) du royaume de Karanga. Les portugais laissent survivre ces vestiges d'empire jusqu'en 1917. Dans une bataille, le dernier Mambo est tué et ne sera pas remplacé.

Bibliographie

Braudel F, *civilisation matérielle et capitalisme*, volume III, 1979

collectif, *History of Mali*, @lphascript publishing, 2009 (en fait des articles de wikipedia)
Une simple version papier d'articles disparates de wikipedia !

Davidson, Basil, *The lost cities of Africa*, backbaybooks, 2009
Facile à lire, intéressant grâce à son approche par la légende

El Fasi, M (dir) *Histoire générale de l'Afrique, tome III, l'Afrique du VIIe au XIe siècle*, Unesco, 1997

Fischer, Rudolf, *Gold, Salz und Sklaven*, edition Erdmann, 1982.
Une excellente synthèse pour nos collègues bilingues. L'ensemble des sources arabes sont directement traduites en Allemand.

Gordon, M, *L'esclavage dans le monde arabe, VIIIe – XXe siècle*, éditions Texto, 2009

Heers, J, *Les négriers en terre d'islam, la première traite des noirs, VIIe – XVIe siècle*, éditions Perrin,
Beaucoup de citations de sources arabes faciles à utiliser en classe

Iliffe, John, *Les Africains, Histoire d'un continent*. Champs Histoire, 2009.

Insoll, Timothy, *The archaeology of islam in sub-saharian Africa*, Cambridge university press, 2003
Un point très complet sur l'état actuel des connaissances théoriques, confrontées aux dernières découvertes archéologiques.

Quigley, Mary, *Ancient west African kingdoms : Ghana, Mali and Songhai*. Heinemann Library, 2002.

Lugan, Bernard, *Histoire de l'Afrique*. Ellipses, 2009

Mann, Kenny, *African kingdoms of the past: Monomotapa, Zulu, Basuto*. Dillon Press, 1996

Mokhtar, G. (dir) *Histoire générale de l'Afrique, tome II, l'Afrique ancienne*, UNESCO, 1987

Niane, D.T. (dir) *Histoire générale de l'Afrique, tome IV, l'Afrique du XIIe au XVIe siècle*, UNESCO, 1985

Pétre-Grenouilleau, Olivier, la traite oubliée des négriers musulmans, in *Les collections de l'Histoire n°46*, octobre 2009

Pierrat, Emmanuel, *Comprendre l'art africain*, éditions du chêne, 2008

Randles, W.G.L., *L'empire du Monomotapa du XVe au XIXème siècle*. EHESS, 1975
Très complet, pour mieux comprendre cet empire à l'évolution complexe

Shuter, Jane, *Ancient west African kingdoms*, Heinemann Library, 2002.

Smith, Etienne, *L'Afrique, 50 cartes et fiches*. Ellipses, 2009.
Très bonne synthèse, pour une première approche du sujet.

Wilmot, Alexander, *Monomotapa (Rhodésie)*; elibron classics, 2005

Histoire de l'Afrique ancienne, VIIIe-XVIe siècle. la Documentation photographique N° 8075., Paris, mai 2010
Des documents intéressants et de belles ouvertures sur d'autres royaumes africains.

Sources

IXe siècle: Yakub (mention du Ghana, Gao)

Xe siècle : Al Masudi

XIe siècle : Al Bakri (Afrique de l'ouest)
Ibn Butlan (sur l'esclavage)

XIIe siècle : Al Idrisi (Afrique de l'ouest : *kitab Rudjar* et carte)

XIIIe siècle : Ibn Saïd (Soudan)

XIVe siècle : Ibn Battuta (visite le Mali en 1352-1353)

XVe siècle : Ibn Khaldun, Muqqadima.

kitab al zandj, chronique de Kilwa, 1530 (sur le Monomotapa)

XVIIe siècle : *Tarikh al sudan* et *Tarikh al fattash*, chroniques écrites à Tombouctou

Al Omari, *Masalik el Absar fi Manalik el amsar*, librairie orientaliste Paul Geuthner, paris 1927 (Sur le Mali)